N°144 janvier 79 6F mensuel

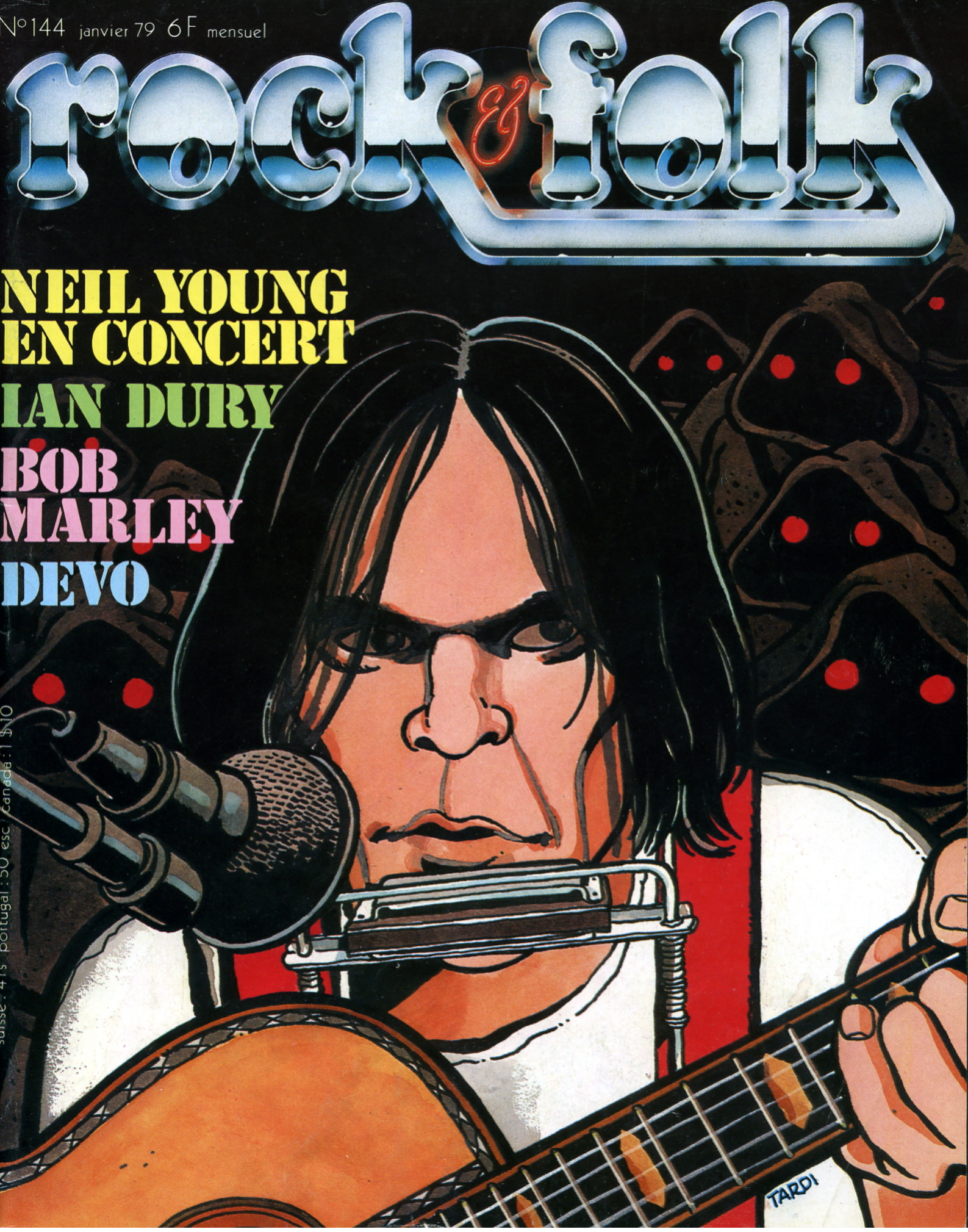
rock & folk

NEIL YOUNG EN CONCERT

IAN DURY

BOB MARLEY

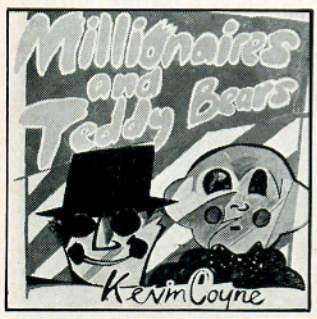
DEVO



Suisse : 4 fs portugal : 50 esc. Canada : 1 $10

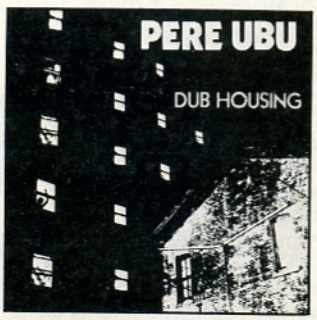
KEVIN COYNE

MILLIONAIRES AND TEDDY BEARS
Virgin 2473 754 (dist. Polydor)
Kevin Coyne est certainement barjot. En Angleterre, on respecte bien les barjots. On les aime comme on aimait dans les campagnes les idiots de village. Paraît qu'ils avaient quelque chose de divin. Comprenez, bien sûr, les simples d'esprit. Kevin Coyne joue de la guitare avec le pouce. Seulement avec le pouce. Et il en sort un blues de barjot. Mais en Angleterre, ou chez Virgin, on garde les barjots, pas les fêlés. C'est pour ça que Syd Barrett vit plutôt aux Baléares. Kevin Coyne a l'amertume douce et prodigue. Il aime les gens. (« Les gens aiment, j'AIME leur amour... Les gens haïssent, je SENS leur haine »... – « People ».) Entertainer ricaneur, il dévide un blues généreux et grimaçant, un blues de chansonnier sans ambition. C'est un bouffon rusé, un bateleur jovial. Un joueur d'accordéon dans une ruelle de Gustave Doré. Un faiseur de comptines. Une voix off de guignol. C'est normal, le blues ça n'a jamais été méchant, c'est triste (« Ma nana s'est tirée ce matin...) et de mauvaise foi (... je sais vraiment pas pourquoi »...). Il y a de cette curaillerie dans Kevin Coyne, un humanisme d'assistante sociale : « Le monde est plein de cinglés, mais ça veut pas dire qu'ils sont méchants » – « The World Is Full Of Fools »). Voilà ce qui me gratouille dans les histoires du monsieur. Son affection pour les ours en peluche. Rien à voir avec Randy Newman. Mais pour ce qui est de chanter le blues, la ballade, je voudrais ne pas comprendre un mot de ses salades pour simplement me laisser hacher par sa voix : « I'm Just A Man », et surtout « Pretty Park ». Ou encore « Don't Blame Mandy », les cordes vocales au bord du collapse, la larme au fond du ventre, le plus beau thème de l'album. Quelque chose du « Jef » de Brel qui n'avait jamais songé à faire du rock mais avait sur scène la même déglingue de psychotique intimidé, celle de ceux qui quittent la scène maladroits et ravis. Enfin, pour le matin, une ballade mélancolique, « Wendy's Dream ». Parler encore pour chasser le temps quand dehors la ville commence à bouger et la vie à s'enfuir. Musique ostendaise. Accordéon et mer du Nord. Cendriers pleins et gueuze. Et des matelots qui sautent la passerelle de coupée. Un chef-d'œuvre du septentrion. – JACQUES COLIN.



PERE UBU

DUB HOUSING
Chrysalis 6307 646 (imp. Phonogram)
L'Père Ubu avait sûrement trouvé un truc pour son premier 33. J'avais réussi à l'écouter. Même à l'apprécier. Son délire infernal, incendiaire, de pyromane apocalyptique. Je marchais avec plaisir sur les débris des verres qu'il cassait. Au Gibus quand il était passé en ce début d'été, j'étais au bord de la fournaise, déjà un tout petit peu en retrait. Déjà un peu déçue. Mes tympans vrillaient. Notre mur du son déjà déconnecté. Echolocation impossible.
Défilaient irrémiadiablement les images. C'était l'Père Ubu, et il avait un...
Seulement le truc, c'est pas tout. Surtout quand il devient systématique. Comme cette seconde production. Sclérosée. Ennuyeuse. Décevante. Une fois que tout a explosé. Tout brûlé. J'ai soif de pureté. Ou de joie. De délire. Tout recommencer. Et les perpétuelles plaintes lassent.
Je l'ai mis. Je n'ai rien entendu. Je l'ai remis. Inlassablement. Rien ne m'a émoustillée. Pire que l'ennui. La lassitude. « Navy ». Des cloches. Des sonnes. Des marteaux. Toujours le même tapage. La petite voix de bébé castré. Grincements. « On The Surface », ou le seul leitmotiv audible. Trois notes. Identiques et répétitives. Le S.O.S. du rachitique... ou du boulimique. Trois notes à dévorer. A conserver. Ce sont les trois seules que j'aurai à me mettre sous la dent. Aussitôt... suit l'embrouillamini. Le cafouillis. Le clafoutis. Le prince de la musique apocalytique et des fumées toxiques de Cleveland s'est auto-asphyxié. Il tousse et étouffe. Ces cris moribonds, morbides, ressemblent à des cornemuses écossaises possédées par des fantômes paralytiques.
« Dub Housing » « Caligari's Mirror ». La décadence. Hymne mystique pour Hare Krishna et fans hystériques mystiques. « Thriller. » Une voix de l'au-delà. Une craie qui dérape sur un tableau noir.
Ce n'est pas insupportable, c'est insignifiant. Ubu ne ternira pas ma bonne humeur, ce n'est pas lui qui décolorera mon bonheur. – PASCALE JUGE.



KANSAS

TWO FOR THE SHOW
Kirshner PZS 35660 (dist. CBS)
Kansas est le premier à avoir percé en France des groupes américains hard-néo-classiques : les groupes de l'après Yes-Jethro Tull-Genesis aussi bien que de l'après Led Zeppelin-Deep Purple-Uriah Heep. Aux premiers ils empruntent le goût pour la pompe, une complexité certaine dans les arrangements, l'inspiration classissante et les références culturelles ; aux seconds, l'attachement aux archétypes du hard rock, aux structures simples et débordantes d'énergie – ceci n'étant pas nécessairement compatible avec cela. De tous ils reprennent les exigences de grande virtuosité instrumentale et vocale et le goût pour la performance musicale. D'aucun ils n'ont ce qui a permis à ces groupes anglais aujourd'hui fameux de s'imposer rapidement et de faire école : la personnalité, le style, l'éclair de génie qui fait l'originalité – ce qui n'a rien à voir avec la classe professionnelle dont ils font ici l'éclatante démonstration. Peut-être ne leur manque-t-il qu'un compositeur de la trempe d'un Anderson (Ian ou Jon) ou un « esprit » de l'éclat d'un Fripp ou d'un Bowie pour changer de dimension.
En attendant, ils ne sont encore pour moi qu'un hybride plutôt indifférencié malgré la grande maîtrise dont ils se font preuve sur scène, en particulier quand ils se prennent à presque décoller (« Portrait »). Leur extrême compétence, leur frénésie à jouer ensemble le

maximum de notes dans le minimum de temps frise la monotonie du fait même de leurs carences au niveau mélodique. Ceci dit, « Two For The Show » fait la démonstration d'un joli souffle, un déferlement sans temps mort, et l'on serait tenté de dire sans assez de temps mort ; un album éprouvant, tendu comme une vessie frustrée. Et la production à l'emporte-pièce ne fait rien dans le sens de la nuance. Il y a là les deux tiers de « Point Of Know Return » avec le titre, « Portrait » et « Paradox » joliment balancé, « Closet Chronicles » et « Dust In The Wind » agrémenté d'un solo de guitare acoustique peu convaincant musicalement. De « Masque » on retrouve « Mysteries And Mayhem » et « Icarus – Borne On Wings Of Steel » ; le reste descendant de « Leftoverture » ou encore, comme « Carry On Wayward Son », de la lointaine époque de « Kansas ». Et paradoxalement, il faut attendre le dernier moment pour goûter au meilleur cru, en l'occurence « Magnum Opus ».
Techniquement, c'est époustouflant, au cordeau millimétré, virtuose et parfaitement au point pour les gens qui aiment qu'on les étonne sans les bousculer, qu'on leur en mette plein la vue sans les faire sourciller. Ça « fonctionne ». – JEAN-MARC BAILLEUX.

LEVON HELM

LEVON HELM
ABC 68 074 (dist. Carrère)
Quand est sorti le film « Last Waltz », le chœur des critiques prétendit à l'unanimité avoir vanté le groupe The Band des années durant. Il n'en était évidemment rien, les ventes de disques en témoignent, et The Band, au moins en France, est resté le meilleur groupe méconnu jusqu'en 1977. Mais tout s'est passé comme si les gens avaient honte tout d'un coup d'avoir si longtemps ignoré une si belle musique...